

Christophe Grossi

CORDERIE

FILS ET FICELLES II

Lecture d'Emmanuelle Pagano

Dessins de Daniel Schlier

L'ATELIER CONTEMPORAIN

FRANÇOIS-MARIE DEYROLLE ÉDITEUR

LES FILS DU LIVRE

Avant de lire le livre de Christophe Grossi, je ne savais pas ce qu'était une corderie, alors, en préambule de ma lecture, j'ai cherché la signification de ce mot: une corderie est une usine où l'on fabrique des cordes, des cordages. Mais après avoir lu le livre, je ne savais à nouveau plus ce qu'était une corderie: Christophe Grossi nous amène ailleurs que dans la corderie familiale, ailleurs tout en y restant, attaché aux liens de la lignée.

Le mot «ligne» vient du latin linea «fil de lin, cordon, ficelle, alignement, trait de plume, trait du visage» et, plus anciennement, «ligne de parenté». La ligne est un fil de lin. Les lignes sont des fils de lin. De l'un. Et de l'autre.

De l'identité, on ne peut pas se défaire, mais on peut l'altérer, devenir autre, s'éloigner de l'un. On peut être autre, mettre un peu d'altérité dans cette identité, et même, on peut être complètement autre, être singulier, et seul. Et, pour se détacher complètement des liens de la famille, on peut faire un pas de côté: naître aucun autre, décider d'être à la fin de la lignée. Très peu de personnes y arrivent. Très peu d'hommes et de femmes, en choisissant de ne pas avoir d'enfant, se retrouvent à la fin d'une généalogie, à la fin d'un nom, The End of a family line, comme le chantait Morrissey: cela suppose aussi d'être enfant seul, enfant unique.

Le fil isolé casse. Pour le consolider, il faut le tordre sur lui-même, principe du moulinage des fils de soies, ou l'assembler avec d'autres, en les tressant, pour fabriquer une corde. Cette solidité, cette tresse de fils, forme une famille, un clan. Le clan, mot d'origine gaélique, évoquant la famille, est également en relation avec la plante et nous parle de rameau, de racine, de ramifications. De ces racines naissent des tiges, qui formeront des fils, des liens, des cordes, et peut-être, un arbuste, un arbre, dit généalogique. Avec des rameaux à chaque bout.

Mais lorsque l'assemblage des fils a des ratés, il y a des nœuds.

Avoir des enfants n'empêche pas de se sentir seul, seul au milieu de la lignée, de la corderie. Christophe Grossi décrit bien ces moments de solitude : ceux que l'on cherche avidement, lorsqu'on est parent, à retrouver, ceux qui s'imposent même au milieu des autres. Ces moments de solitude qui nous manquent ou qui nous surprennent, alors qu'on est tout sauf seul.

À l'inverse, au moment où l'on se retrouve, parfois et pour un temps, effectivement seul, en déplacement, au travail, ils sont tous là : nos enfants, nos parents, grand-parents, tous les membres de la famille, de la corderie, occupant soudain nos pensées, et nous accompagnant dans cette solitude.

Pendant que les enfants s'étirent pour habiter leur corps, qui s'étire à son tour pour contenir leur énergie, les parents tentent d'habiter les lieux où vivre avec eux. Mais jamais rien ne va dans les maisons, une petite sœur

naît et il faut déménager encore, on ne sait plus où on habite. On est à l'étroit, on est encombrés.

Pour s'y retrouver, pour se retrouver aussi, au milieu des nœuds et des paquets, on tire un autre fil, celui de l'écriture. Le livre de Christophe Grossi est jalonné de lectures, de citations qui aident à s'orienter. Il contient des phrases qui fabriquent d'autres cordes, celles que lui-même sait tresser : écrire.

C'est d'une autre famille qu'il s'agit, d'autres liens sont en train d'être tissés : ceux du livre qui s'écrit, nous reliant, nous, lecteurs.

Et les auteurs, les vivants et les morts, comme les vivants et les morts de la famille, tous ceux qui forment la corderie, escortent les mots de Christophe Grossi.

EMMANUELLE PAGANO

Nous n'avons jamais compté le nombre d'étés passés sur les plages à tenter de dresser, avec opiniâtreté et obstination, des réalisations vouées à la destruction, nos si beaux châteaux de sable, ces citadelles que nous pensions imprenables, douves creusées pendant des heures à la pelle et au râteau, cimentées avec le sable mouillé, des cailloux, des bouts de branches et nos doigts, tours dominant ce bout de plage que nous avions choisi comme territoire nôtre et monde à dominer, ponts tenant par on ne savait quel miracle, remparts réguliers, trop réguliers — jusqu'au vertige —, une élévation fragile, précaire et qui ne nous protégeait ni des coups de soleil ni des coupures, encore moins des insulations ou des grains de sable coincés sous les ongles rayés, cassés ou perforant légèrement les genoux. Mais nous nous en moquions ou, pire encore, nous n'y pensions même pas puisque nous étions comme seuls au monde. Nous nous plaignions d'ailleurs à imaginer que les autres baigneurs ne pourraient jamais nous atteindre, ceux-là même qui passaient, s'arrêtaient parfois, osaient un commentaire, secouaient la tête — nous étions trop fiers pour nous retourner et leur rendre leur sourire, nous leur affichions notre mépris, notre désir de régner seuls, sans autre partage, nous qui faisons face à notre château ostensiblement dressé entre lande et océan, sur ce territoire que nous venions d'envahir et d'annexer à la force du poignet (ce n'était pourtant pas la guerre, ce n'était pas une invasion non plus, c'était chez nous et nous étions les nouveaux propriétaires, des seigneurs, nous avions même oublié de nous baigner mais les seigneurs ne se baignent pas, les seigneurs bâtissent, les seigneurs concentrés dressent, font des boucles, ferment les issues, plantent des drapeaux et posent leurs armoiries un peu partout quand bien même ceux-ci ou celles-là se résument à quelques brindilles ramassées, à deux trois bouts de plastique enfoncés, à des coquillages, à des bâtons de sucettes plantés). Nous étions précisément entre terre, ciel et mer, et avons les éléments avec nous — le vent, nous le faisons souffler grâce au feu dans nos yeux.

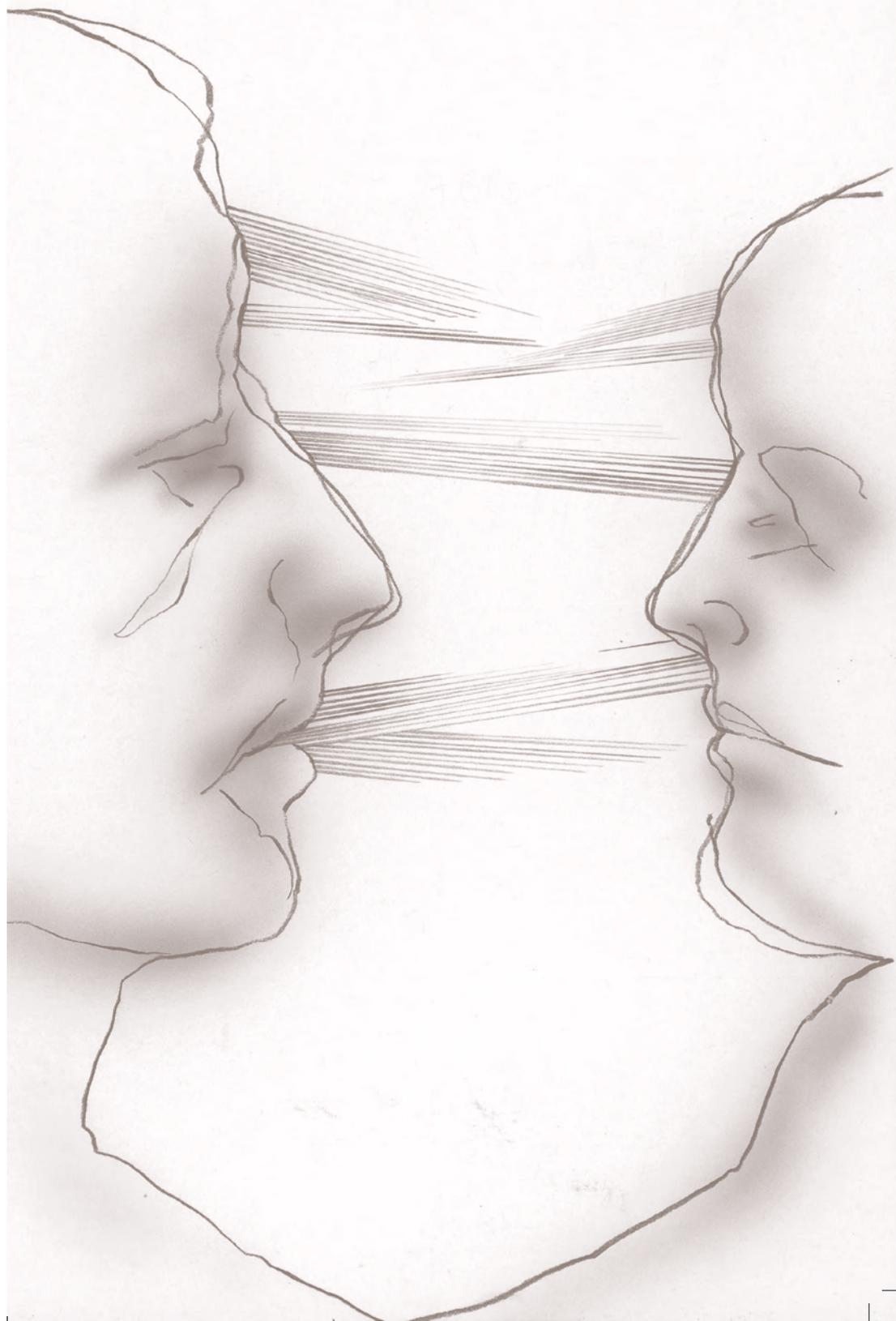
Jusque-là, nous n'avions jamais mis autant d'énergie dans la construction d'une œuvre vouée à disparaître en si peu de temps. Avec excitation et petite tristesse, nous espérions à chaque fois qu'elle ne serait pas recouverte par l'eau qui indéniablement venait toujours remplir les douves, faisait s'écrouler des murs entiers et ensevelissait notre territoire. Et si, sur le chemin du retour, nous parvenions à oublier notre peine, nos désirs de recommencement, eux, ne nous quittaient jamais : Demain il sera encore plus beau notre château et sa destruction n'en sera que plus belle.

Bien que les années soient passées, nous n'avons pas oublié combien il nous tardait de voir la nuit tomber, le sommeil nous envelopper, le cacao brunir le lait dans le bol, le maillot de bain être décroché du fil à linge. Nous n'avons pas oublié à quel point il nous tardait de creuser à nouveau, d'élever, de construire, de terminer notre œuvre afin d'assister à son écroulement. Nous n'avons pas oublié que nous aimions ça, que cette jubilation allait de pair avec la possibilité de recommencer. Parce que nous avons une deuxième chance, une troisième, une quatrième, une quinzième chance de faire et de voir se défaire notre réalisation. Nous le savions. Et nous n'avons rien oublié.

Ce que nous avons oublié se trouve ailleurs, du côté de l'illusion qui ne nous quitte plus dans nos obstinations imbéciles. Et nos désirs d'immortalité et de destructions, nous continuons à les bringuebaler toute notre vie durant tandis que les signes d'une chute, nous y sommes aveugles — comme au premier jour.

Une fin d'après-midi, au moment de partir, alors que nous aurons passé plusieurs heures sur une plage avec notre enfant, son enfance et des bouts de fiction de nos souvenirs d'enfance, ses désirs de bâtir de l'éphémère et ses obsessions qui ont été les nôtres, au moment de partir donc, son regard croisera le nôtre, son pas cherchera à recouvrir le nôtre, sa main se rapprochera, s'agrippera : elle sera moite. En revenant au même endroit le lendemain, il faudra, comme si c'était la première fois, trouver les mots justes, reprendre ce rituel nécessaire où se chamaillent dans le dedans deuil et excitation. Alors, à peine nos paroles prononcées, il nous tendra un seau, une pelle, un râteau, avec un sourire à

faire reculer l'océan. C'est le moment, nous dirons-nous ou bien : C'est le bon moment ou encore : Voici venu le jour où fils et filles s'emmêlent aux corps pluriels. Dans la corderie et l'espace du récit. Dans le temps suspendu de l'île, le temps d'un bout d'été. Dans le temps de l'attente. Et dans celui qui nous échappe. Un espace-temps parallèle à ce qui aura été vécu, dit, gommé, tu, vu, lu, entendu, imaginé, susurré, mal interprété ou mal porté, choyé, plus ou moins bien digéré, projeté, enfoui dans le sable, rejeté par la mer, lavé par la nuit, séché au soleil, buriné par le vent salé, nettoyé par les traitements, gardé dans le poing fermé jusqu'à l'effritement, jusqu'à saigner, jusqu'à se défaire de toutes les consolations impossibles, jusqu'à trembler de froid, jusqu'à s'aimer très fort, jusqu'à défier nos peurs, les pertes, nos portes et la mort.



Je n'ai pas vraiment quitté le continent puisque l'île y est désormais reliée par un pont long de presque trois kilomètres. Et pourtant, il m'aura suffi de le traverser, de passer de l'autre côté, pour me rappeler qu'enfant j'étais venu ici en bateau, que l'île n'était pas encore une presqu'île, et me donner l'illusion que je n'étais plus sur le continent.

Je viens de couper le moteur devant la maison de location. En attendant les propriétaires, je cherche la carte grise et l'assurance de la voiture dans la boîte à gants, dans les sacs et mes poches. En arrivant sur l'île, tout à l'heure, alors que des gendarmes procédaient à un contrôle sur la place d'une petite ville, je me suis souvenu que, ce matin avant de prendre la route, j'avais oublié de les sortir du sac-à-main de C. Je revois la voiture qu'on venait juste d'arrêter devant moi, refais défiler les centaines de kilomètres effectués depuis ce matin, sans papiers, pense à C. et à notre fils que j'irai chercher à la gare tout à l'heure, à cette route que je devrai refaire, espérant, cette fois encore, échapper aux contrôles.

Les propriétaires arrivent, me font faire le tour de la maison et me demandent de remplir des papiers. Je signe un chèque qui n'est pas à la bonne adresse. On me demande pourquoi: Je viens de déménager. Puis: J'aimerais décharger la voiture et ranger les affaires avant d'aller chercher ma famille à la gare. Pas envie de discuter, pas la force d'expliquer pourquoi nous vivons dans trois endroits différents cette année, pas le temps non plus de me familiariser avec les lieux. Je sors les bagages, les provisions et prépare les lits: nous rentrerons tard. C., notre fille qui est dans son ventre et notre fils auront sûrement mangé dans le

train, et moi je trouverai bien quelque chose à la gare; ensuite nous rentrerons, heureux de nous revoir, soulagés d'avoir quitté l'appartement et trouvé un havre pour deux semaines, épuisés par la route; nous lirons alors une histoire à notre fils avant de passer notre première nuit ici.

Je ferme pour la première fois la maison de location et pense à la corderie que nous aérons à chaque fois qu'un enfant s'apprête à naître ou quand l'un de nous tombe de son fil.

(Chaque voyage me rappelle l'ouvrage que Pénélope faisait le jour et défaisait la nuit. Voyager: une tâche ordinaire en mode nomade où les gestes du quotidien se confondent avec les incontrôlables pensées. On fait et défait les bagages, la route et les kilomètres comme on fait la cuisine, la vaisselle, les courses, son lit, un château de sable, des boucles, des rêves, une maille à l'endroit une maille à l'envers ou défait la table du petit-déjeuner, un nœud trop serré, ses lacets, la couture des songes.)

Je traverse l'île, un peu tendu à cause de la circulation. Aussi parce que je n'ai pas les papiers de la voiture avec moi. Je n'aimerais pas arriver en retard à la gare.

Ce matin j'ai pris la route vers dix heures après avoir empilé les bagages dans le coffre et sur la banquette arrière, sans C. qui, enceinte d'un peu plus de six mois, aura préféré prendre le train en compagnie de notre fils. J'ai branché le GPS qui au départ donne une heure précise d'arrivée et qui n'est en réalité qu'une prévision (les kilomètres défilant, d'autres sont soustraits (les mêmes en réalité), comme le temps qu'il nous reste sur le sablier digital). J'ai quitté le périphérique et rejoint l'autoroute. Avant de partir j'avais choisi quelle musique écouter mais sur la route, impossible de prévoir si, dans le tunnel, des pensées en chasseraient d'autres, lesquelles se court-circuiteraient ou saboteraient

les plus vives, les plus téméraires, les plus encombrantes. Sur une aire, vers treize heures, j'ai fait une pause au soleil à côté d'un couple qui jouait avec deux enfants. La prochaine fois, me suis-je dit, le prochain été, nous aussi serons quatre à couper le trajet en deux: quatre estomacs affamés.

Pour l'heure, nous naviguons dans un entre-deux, entre trois nids-pour-quoi-faire, et dans l'attente d'un deuxième enfant. Le mois dernier nous avons quitté l'appartement sur le boulevard dans lequel notre fils est né il y a cinq ans. Nous attendons désormais de pouvoir déménager dans la maison qui ne sera habitable qu'en décembre, nous attendons la fin des travaux et un deuxième enfant, nous attendons de nouveaux déménageurs et l'obtention d'un prêt, nous attendons d'autres signes, d'autres promesses. Nous sommes unis mais déjà épuisés, solidaires mais soucieux, aimants mais impatientes. Impatientes de sortir du tunnel. Que passe l'orage. Comme tout à l'heure sur l'autoroute quand un rideau de pluie est soudainement descendu sur le pare-brise, m'empêchant de voir les autres véhicules devant moi, m'imposant (comme il était écrit sur les panneaux digitaux) de réduire la vitesse, pendant dix ou quinze minutes, pas plus.

Nous aimons les orages quand nous ne sommes pas dessous mais nous n'aimons pas notre nouvelle rue qui est bruyante ni cet appartement mal isolé et mal insonorisé, dans lequel nous avons entassé le passé, le présent et l'avenir de trois personnes et demie. Nous aimons la pluie mais pas cet appartement surchargé où sont empilés nos cartons pour la plupart non ouverts et nos appareils ménagers encore emballés par les déménageurs, protégés par des couvertures ou du carton et scotchés, qui encombrant toutes les pièces, chaque recoin, et le couloir, et les placards. Les cartons de livres, fermés eux aussi, ont été placés dans des bibliothèques alignées afin de couper une pièce en deux. Même si la ligne de partage n'est pas si nette, ce semblant de mur sépare désormais l'endroit où nous mangeons et celui où nous dormons.

Nous ne resterons dans ce logement qu'une demi-année. Bien que nous sachions déjà que notre fille y naîtra ou, disons, qu'elle y passera ses deux premiers mois de vie et que notre fils y fêtera ses cinq ans, nous préférerions ne rien garder de cet endroit alors que nous n'y avons quasiment pas vécu.

(La veille de l'emménagement, au moment de l'état des lieux, alors que, crasseux et insalubre, l'appartement (qui n'avait pas été habité depuis des mois), dont les vitres fendues dans le salon et le bureau (de simples vitrages donnant sur une rue bruyante) n'avaient pas été remplacées, je réalise que l'agence qui s'apprêtait à nous le louer «en l'état», avait, malgré sa promesse, oublié de faire enlever les affaires de la vieille dame à qui appartenait toujours ce T3 mais que sa belle-fille (pour des histoires sombres, obscures, malsaines) avait choisi de mettre en location (puisque ne pouvant encore le vendre); la vieille dame avait vécu là des décennies, d'abord avec son mari et ses enfants puis seule; il restait d'elle quelques livres dans un placard ainsi que d'autres effets personnels éparpillés dans plusieurs armoires et tiroirs dont (et je me souviens quelle a été mon émotion quand j'ai dû l'empoigner avant de le poser dans un carton) un peigne qui rendait son absence encore plus présente encore, sa vie ici. Les jours qui ont suivi, plus d'une fois j'ai eu l'impression que j'allais la surprendre en train de faire sa toilette ou d'enfiler une robe de chambre, fantôme de ce lieu, personne encore en vie pourtant mais hantant ces pièces dans lesquelles elle aura vécu la plus grande partie de son existence, des premières amours (peut-être) à la fatigue, de la vie à deux à trois à quatre (peut-être plus) jusqu'à entendre cet écho si reconnaissable lorsque les pièces se vident, de la vie à l'usure, de la vie à la déchéance, au naufrage.)

Aujourd'hui, lorsqu'un inconnu (technicien quelconque, livreur ou facteur) s'étonne de découvrir dans ce faux appartement

hausmannien toute une famille vivant au milieu de cartons et d'appareils ménagers emballés, nous nous empressons de parler de «transition», d'appartement-tampon. En réalité, comme nous ne savons pas bien nommer ce moment précis de notre vie ou bien parce que nous n'avons pas envie d'en parler, nous l'affublons de ce mot fourre-tout, *transition*, espérant qu'il sera entendu de tous et n'amènera pas d'autres questions, souhaitant aussi qu'il nous permettra de nous débarrasser au plus vite de cette situation qui ne nous convient guère.

Mais se débarrasse-t-on d'une transition d'un simple mouvement de la main ou d'une phrase toute faite? Ne faut-il pas d'abord éprouver chaque moment, chaque événement? D'autres ont dit qu'on peut y perdre son courage, qu'on peut s'y perdre si nous n'y prenons pas garde. Surtout qu'à force de rejeter, comme nous semblons le faire, ce qui dans le présent fait corps, malgré nous, il ne faudrait pas que *lost in transition* devienne le titre maladroit de notre histoire en mouvement.

Tout le monde est à l'heure, et les voyageurs du train, et le conducteur de la voiture. Retrouvailles, résumé de la journée. «En route mauvaise troupe.»

Encore un trajet, avec les papiers de la voiture cette fois, tandis que la nuit tombe sur la ville et le pont, sur la route et l'océan, sur l'île. Arrivés devant la maison de location, il ne fait pas tout à fait nuit. Cinq minutes plus tard, une fenêtre s'ouvre sur le bleu de nos veines.

Il ne fait plus tout à fait nuit dans l'île : un peu de lumière filtre à travers le volet en bois, un petit carré qui me fait face. Ce n'est plus tout à fait la nuit, ce n'est pas encore le jour et si le soleil n'est pas visible, ses rayons illuminent légèrement le bleu-pétrole du ciel. Il est cinq heures, cinq heures trente (impossible désormais d'être plus précis car, tandis que j'écris, la chaleur fait déjà tourner les têtes et j'ai perdu l'heure exacte du réveil), j'ouvre un œil puis, faisant très attention de ne réveiller personne, je me glisse hors des draps, dans l'escalier puis dans le canapé au rez-de-chaussée.

Au matin je n'ai jamais la mémoire du temps, je n'ai pas non plus la mémoire de ce qui se joue en moi ou autour de moi. Depuis longtemps je dois me débrouiller avec ce manque, cette approximation ; si je ne prends pas de notes au moment où j'ouvre les yeux, les rêves que je viens de faire, ce que je vois ou perçois, ce qu'on me dit, tout disparaît indubitablement dans les secondes qui suivent ; je me sais poreux et je connais ma capacité d'oubli, d'enfouissement, de refoulement. J'ai longtemps pesté contre ces amnésies matutinales jusqu'à accepter, à force d'habitudes, l'inexactitude, la reconstitution souvent vaine, fragile, le décalage entre ce qui a été vécu et ce que je crois avoir vécu – ma fiction de vie.

Ce dont je me souviens de ce petit matin n'est pourtant pas si vague : je n'ai plus sommeil et sais que je ne me rendormirai plus. Je quitte alors la chambre, un livre à la main et m'installe dans cette partie de la maison louée pour deux semaines qu'on pourrait appeler salon (puisque les propriétaires ont eu l'idée idiote d'installer un écran de télévision sur une commode) et où

nous n'allons jamais, pour le terminer. J'ai commencé la lecture de ce récit hier soir et j'aime la force avec laquelle le narrateur, qui dit n'avoir jamais voyagé jusque-là, transbahute son corps fragile dans les rues de Shanghai, affuté d'un regard circulaire qui jamais n'abdique, dans le présent et ce, malgré les souvenirs que lui renvoient les vitres des buildings ou les yeux des passants, des souvenirs parfois douloureux. J'aime sa langue, son rythme, sa tension : un arc bandé où sont tendues l'énergie vitale et meurtrière, la brutalité imbécile et soumise, la beauté malade d'elle-même de cette ville qui se dresse et s'enfonce, s'étend et se comprime à mesure que les hommes la font, la défont. J'aime son corps-à-corps avec la ville et ceux qui la traversent, la gravissent, s'y enfoncent ou s'y cognent, ces multiples corps qui pourraient ployer et se briser à n'importe quel moment : celui du narrateur (ses os de verre), celui des travailleurs, des errants urbains, des exilés, des assoiffés de sang, de sexe, de musique, celui de la ville elle-même ou encore celui d'un corps inerte sur la route faisant ressurgir de manière inattendue un autre corps immobile : corps cassé accueillant ceux qui ne sont plus, corps fragile et toujours plus alourdi par les pertes dans cette ville où les corps sont portés, transportés, emportés, cette ville qui ne tient debout que par l'astucieux assemblage d'un matériau qui allie béton et acier et où les vitres posées par les hommes, en Narcisse, se reflètent indéfiniment en défiant les mortels, le ciel et peut-être même l'invisible.

Je suis dans le canapé, allongé, et je lis. Il me reste une quarantaine de pages, pas plus, et j'aimerais ralentir ma lecture quand soudain je réalise que je suis arrivé à ce moment précis qui précède le lever de Ré, alors je sors et prends la direction de la plage qui n'est qu'à deux cents mètres, une fois traversé une partie du petit bois qui entoure la maison de location où, à cet instant, je suis le seul à ne plus dormir.

Ça pue. La première chose que je remarque en ouvrant la porte d'entrée n'est pas le jour qui décolore la nuit mais la mauvaise odeur. Ça sent la merde, les égouts, on se croirait sous la ville, dans le métro parisien. Au bout de l'allée, après avoir effrayé un chat noir et blanc puis un faisan, comme l'odeur est de plus en plus prégnante, je comprends que la mer s'est retirée (dix minutes plus tard, je n'y penserai plus). Je quitte le bois, remonte la route de la plage. Un petit lapin de garenne passe en trombe à côté de moi et des dizaines d'oiseaux s'interpellent d'un arbre à l'autre ou crayonnent le ciel de plus en plus clair par trois ou quatre. Seul petit agacement: le nombre important de 4x4 devant les maisons aux volets verts, bleus ou gris, tous fermés – des locaux, des parisiens, pas de montagnards (même si les plaques d'immatriculation aujourd'hui peuvent ne plus rien signifier, je persiste à traduire le chiffre à droite, celui du département français – une habitude ramenée de l'enfance, des longs trajets en voiture). J'aperçois la mer au loin qui est basse, une trentaine de bateaux peinent à mouiller dans le semblant de port. Quelques pêcheurs à pied, ligne à la main, sont déjà affairés, petits piquets alignés, silencieux, l'eau à hauteur de leur taille. D'autres préparent leur barque à moteur, des solitaires, quelques duos, peu de paroles échangées. Un homme au volant de sa camionnette regarde fixement devant lui; il s'est garé sur le sable, le long de l'océan: je ne comprends pas pourquoi il ne bouge pas, pourquoi il ne sort pas, je pense à la mort, peut-être attend-il quelqu'un (il sera le dernier à quitter la plage et ne descendra de sa camionnette qu'au moment où le soleil légèrement orangé aura percé la barrière de nuages à l'horizon). Une femme promène son chien, des pêcheurs rentrent déjà, ceux-là parlent fort avec deux autres types qui viennent de se garer près de la jetée et se prennent en photo pendant que des sternes font des huit et des neuf dans le ciel avant de piquer dans la mer, de plonger et de filer, leur proie dans le bec. Le soleil se dresse, la barrière de nuages (un collier

moutonneux et gris qui peut rappeler l'arrière du crâne de certains hommes âgés) lui offre un chapeau un peu grotesque. Sur la jetée, la flèche tendue vers le ciel semble indiquer la direction du croissant – ou attend-elle un poisson-lune? Je regarde longuement ce tableau vivant, paisible, avant de le photographier, espérant qu'apparaîtront sur l'écran les couleurs que mes yeux viennent d'interpréter, leurs nuances (le mauve, l'orangé, le rose, les gris, l'argenté). Je fume une roulée après avoir mordu dans une pêche plate et enfourné une barre céréale prise dans la réserve de mon fils avant de quitter la maison. Il est alors sept heures, sept heures trente peut-être – je sais avoir regardé l'heure mais, depuis, j'ai oublié.

(J'oublie beaucoup de choses, de plus en plus de choses, et si je ne les note pas dans l'instant, elles disparaissent illico; parfois je me demande si mon espace d'écriture ne serait pas comme un disque dur, externe, un endroit où enregistrer et sauvegarder les pas, les sons, les vues, les faits et gestes, les pensées, les sensations, les preuves d'existence, avant qu'ils soient perdus, un lieu autonome et qui ne m'appartiendrait pas, qui ne serait pas un prolongement de mon corps mais une béquille à ma mémoire-passoire, un autre que moi sans peur ni courage que je brancherais et alimenterais, que je souhaiterais le plus juste, à hauteur d'homme, bien à l'abri de mon inclination à recréer, un endroit où ne plus trébucher, ne plus se tromper – mais c'est tout l'inverse qui se passe: le disque dur me vide à mesure que je le remplis et se vide à mesure que je me déplie).

Depuis combien de temps suis-je là? J'ouvre une nouvelle fois le sac, sors le roman en cours et, face à la jetée, une trentaine de minutes plus tard je libère le narrateur. Tout semble alors avoir repris sa place autour de moi mais je n'arrive pas à savoir si cette situation (la victoire du jour sur la nuit) me rassure, me peine ou

me soulage même si je sais avoir souri plusieurs fois entre chiens fous et loups de mer.

Sur le chemin du retour, je repense au roman que je viens de terminer, à la force mentale du narrateur, à son humour, sa finesse, sa peur de blesser, à sa joie de vivre malgré sa maladie, malgré les douleurs répétées.

Depuis quelques années je suis obnubilé par les corps, leur histoire. Histoires de corps. D'enfance et de corps. Comme dans ce roman où le corps du narrateur résiste très faiblement aux efforts de traction mais qui, comme le béton, a dû lui aussi s'armer pour tenir debout, non pas en s'alliant à l'acier mais à une autre armature : aux histoires lues par sa mère qui l'ont fait se relever et, plus tard, en se coltinant aux mots, au rythme, au souffle, à l'écriture.

Cette fois il fait parfaitement jour, sauf derrière les volets des villas baptisées, sur la route de la plage. Avant de pousser la porte de la maison de location, reviennent de manière un peu floue ces milliers d'histoires lues, entendues, racontées, oubliées, aux minutes gagnées avant de recréer tout un monde, face aux images de notre dedans, ce miroir qui se brise parfois au milieu de nos cris nocturnes. Je ne me vois pourtant pas allongé sur un lit ou un canapé et n'entends ni la voix de mon père ni celle de ma mère ; aucune image, aucune son, rien n'envahit le petit bois silencieux qui épouse la propriété de la maison de location. Rien ? Rien de mon enfance en tout cas et ce qui me vient en tête a plutôt à voir avec les histoires que je lis à mon fils depuis plusieurs années maintenant ou celles que je tente d'écrire parce que je sais d'avance que je ne parviendrai pas à m'en souvenir ni à les raconter autrement. Et pour dire vrai (pourquoi le cacher ?), l'image qui surgit soudain m'apparaît anachronique : plusieurs jeunes femmes, des silhouettes, marchent dans la neige (on distingue mal leur visage, on ne voit pas leurs jambes ni

leurs bras : sont-ce des djinns perdus dans la tempête tandis que la photographe aurait collé son appareil contre une vitre ?) ; les flocons tombent par millions et je suis là, en plein été, la bouche ouverte, prêt à en gober un, impuissant à me souvenir, délirant un peu, me persuadant, comme le fou, que si j'en avalais un ce seraient des heures entières de mon enfance qui s'éclaireraient tout à coup.

Tandis que je cherche la clé de la maison dans le sac à dos, je me demande une fois de plus pourquoi je me souviens mal, si ce défaut (d'origine ?) a quelque chose à voir avec celui de ma grand-mère que Alzheimer aspire jour après jour, s'il va devenir un handicap, si mes faux souvenirs plus vrais que nature ne seraient pas simplement une manière de me raccrocher à une histoire et à un passé, quels qu'ils soient, pour ne plus éprouver le sentiment d'abandon de soi-même. Pourquoi continuer à me persuader que moi aussi j'ai vécu ? Pour être comme les autres et devenir ce quelqu'un qui aurait lui aussi quelque chose à dire ?

Un doux silence règne dans la maison du petit bois. Pieds nus sur la tomette, je me demande si lire, écrire ou faire un enfant puis deux ne seraient pas, dans mon expérience de la vie, des gestes assez proches, où secouer le réel, la main posée sur une béquille (agrippée plutôt) – la mémoire en gage.

Je retourne dans le canapé du salon qui fait face à une porte-fenêtre. Aujourd'hui encore les mots sont là, une fois encore, sous les doigts et dans l'oreille, sous mes doigts et dans l'oreille de mon fils, des histoires que je lui lis, que je lui raconte, qu'il oubliera lui aussi peut-être. À moins qu'il devienne une partie de ma mémoire, la preuve de mon passage, de mon existence. Mais ce n'est pas ce que je lui demande. Et d'ailleurs je ne lui demande rien, ni de se souvenir ni de nous rappeler quoi ce soit.

Il est huit heures, à présent je peux me rendormir.

Nous autres dans la corderie, qui progressons lentement en équilibre instable et n'avons pas encore chuté, nous sommes entourés de tas d'ancêtres invisibles aux yeux des non voyants, des ancêtres dont nous avons peut-être oublié les langues mais pas le langage. Portés par eux, habités par leur histoire, la violence de leur existence, leur trajectoire et leur ellipse, parfois nous nous sentons vieux d'eux et si nous parlons d'eux c'est bien parce qu'ils parlent en nous. Mais à chaque nœud évité, enjambé, nous nous appliquons à les dénouer, à les couper, à recoudre ce qui peut l'être.

Quand l'un de nous est arrêté dans sa course, il descend et se couche sur la pierre froide. Cette nouvelle position lui permet de mieux percevoir ce qui entre et sort de la corderie : les tensions et les marées, les vibrations, la musique des corps et la marche des nuages, les voix chabutéés aussi, à bout de souffle parfois ou proche du canal.

Nous autres dans la corderie avons nos ciels d'octobre, nos orages d'été, nos reliques d'histoires et nos sanctuaires sont ouverts. Tantôt nous sommes rouges ou tout auréolés du gris de la pierre du sculpteur. Nous avons aussi nos raisons et nos déraisons. Animés par des lendemains qui voudraient chanter, dans les nuits courtes, là où se prennent les décisions, nous nous prenons pour des herbes de résistance qui trouveraient leur force dans la fragilité. Si certains prétendent détenir la recette, la plupart d'entre nous ne cherchons pas à la connaître.

Nous autres, qui n'aimons pas la parole en cage et qui avons peur des grilles, nous préférons les figures libres aux imposées.

Nous nous savons avec ces corps-là, en marche, dans l'atelier du sculpteur, prêt à, sur le seuil de, et même si parfois nos pieds peinent à se décoller, nous autres,

les vivants et les morts, les présences et les ombres, les passés et les projetés, sommes toujours en mouvement, dans le dedans du dedans.

Nous autres dans la corderie suivons d'ombre en ombre les fantômes tapis qui nous observent mais se montrent rarement. Certains de ces anciens corps ont disparu depuis longtemps mais ils continuent de se mouvoir dans le cinéma de nos vies, de nous éveiller, de nous émerveiller. Ces corps ont encore de la tenue, celle du geste qui souffle; ils ont cette retenue, la grâce de ceux qui savent ce qu'est disparaître chaque jour un peu plus.

Ces corps étaient regardés par ceux qui ne sont plus. Ce sont nos corps désormais qui ont pris le relais, font leur toile, leurs connexions, s'adressent à eux, les regardent et les redressent.

S'ils tremblent de se dissoudre, dans d'autres ils se faufilent et dans la cobue ils s'éjectent. Mais il leur faut une absence de corps pour se faufilet en nous. Ou alors ils retournent dans la chambre noire pour développer des photographies sans images que nous collerons ensuite dans des albums de famille où il n'y a que des mots et où les visages absents ont l'âge que nous leur donnons.

Ne gardez pas les images figées des êtres aimés, nous disent-ils. Vous aurez tout le temps d'imaginer que vous les perdrez tous. Les albums réclament des corps que vous ne devriez pas livrer. Le travail du temps sur vous autres, son travail de sape, vous mine.

Nous autres dans la corderie avons nos idées reçues mais nous nous interdisons de faire comme si nous n'étions jamais nés. Quand nos corps quittent la camera obscura, c'est pour chercher la chambre à soi, là où se fait le silence, le bruit, la stupeur aussi, là où nous devenons des cocottes en papier que des mains manipulent, là où repose notre bibliothèque de citations, de sons, d'images, là où l'argentine troue le temps. S'y promener, c'est forcément y croiser des figures connues, des personnages qu'on se partage, cette famille qui n'aura jamais de tombeau.

Oui nos corps ont eu la tuberculose, une jambe gangrenée, une vie sans divertissement. Oui, ils se sont suicidés dans une chambre d'hôtel, ils ont traversé

l'océan Atlantique en compagnie d'un chat neurasthénique. Oui, ils se sont fiancés trois fois à la même femme sans jamais l'épouser, sont morts bêtement, se sont endormis avec leur amante au Brésil après avoir bu un élixir. Oui, ils ont pissé dans leur soupe à Clamart, on les a fusillés, on leur a arraché un poumon. Oui, un nazi les a abattus en pleine rue, ils ont éjaculé et se sont écroulés, ils se sont évadés de leur cellule vénitienne. Oui, ils sont toujours en vie alors qu'on les croyait morts de la vérole, enterrés. Oui, ils ont leurs propres mémoire et mélancolie. Non, ils ne disparaissent jamais vraiment, enjuilletés qu'ils sont et prêts pour des vacances qui ne les laissent jamais filer.

Et je ne suis pas sûr que quelqu'un retrouvera jamais nos corps. Car nous autres dans la corderie ne faisons que renaître dans des corps d'abasourdis. Hérissons, nous passons notre temps entre deux pièces, nous errons d'un folio à l'autre, nous nous reposons derrière un marque-page. Parfois we would prefer not to. Ne plus jamais lire écrire ou ne faire que ça ou bien devenir un arbre, de la pâte à papier, un cahier à spirales, un écran éteint, un dictaphone déchargé.

Nous autres dans la corderie nous sommes des corps de bord d'océan qui samplons ou jouons du piano, qui marchons en crabe et notre mélodie est répétitive. Si nous cherchons le murmure des errants ou la tension qui se dégage d'un corps qui tremble de vivre, nous croyons aussi au mélange des genres: sacrés profanes, nous connaissons depuis longtemps nos paradoxes. Aussi écoutons-nous des symphonies drum'n'bass à faire trembler les filins, des requiem métalliques et des stabat mater à râper la corde.

Nous nous sentons traversés, nous sentons nos corps qui tanguent, nous suivons leurs hésitations, leur détermination soudaine, comme une déflagration au sortir de la nuit quand la crainte de ne plus être réveillé a été vaincue. Corps qui bouillonnent, besoin de bain et de sourdine, les plombs ont beau sauter, le filament de l'ampoule peut chauffer, nos corps sont retournés dans la nuit qui les a vu naître, là où malgré la fatigue de la lutte, quelqu'un tient encore notre tête entre ses deux mains.

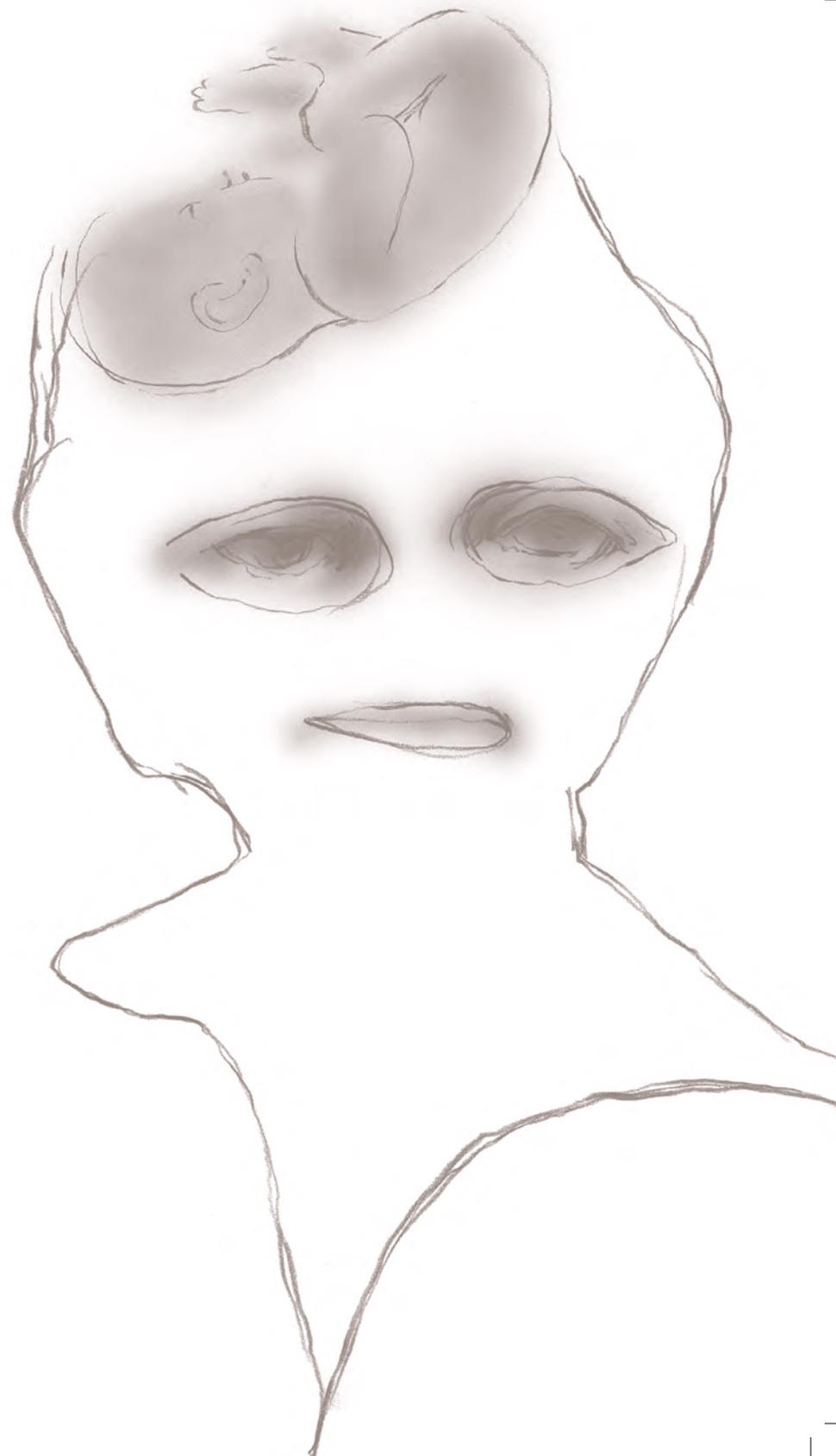
Et soudain nos corps se retrouvent là où ils n'étaient pas allés depuis des lustres. Ainsi revenons-nous toujours dans la corderie, debout dans notre jour notre nuit, là où nous pensons que perdre l'élégance serait nous faire injure.

Même si l'amour et la souffrance se mêlent des oignons de l'autre, nous autres dans la corderie nous nous unissons à d'autres corps que nous serrons davantage, que nous regardons, que nous embrassons du regard et de notre bouche. Désirs d'unité, de fusion. Nos corps ne comprennent rien à l'atome mais ils se savent à l'intérieur, se font sculpteur à la cambrure, croient à la matière, offrent leur vie au contact d'une autre peau. Ils en prennent soin, c'est une rose fragile, l'amour à fleur de peau. Sous cette peau, le désir, les vibrations, tout ça circule. Ils imaginent une colonie de fourmis, des voitures miniatures, de fines bulles. Monomanie : mouvements et gestes de danseurs, comptines et musiques redondantes, rengaines, ritournelles.

Obsessions : boucles dans les boucles, ronds dans l'eau, ce qui va et vient, ce qui monte crescendo jusqu'à l'entêtement, jusqu'au vertige, jusqu'au dernier tournis. Corps de derviches tourneurs, fascinés par l'envol. Corps qui ne préviendront personne quand ils s'élanceront, sauteront du pont.

Nous autres dans la corderie pensons à la chute mais lorsque nous rebondissons sur un trampoline, nous aimons nous souvenir de l'allure d'oiseaux, de dauphins ou de quelques gymnastes est-allemands qui s'entraînaient à sauter le plus haut possible pour passer le mur. Depuis longtemps le mur n'est plus mais nous autres, ici, avons gardé cette image, pas les fragments ni les reliques, cette image que nous observons de l'intérieur, depuis notre cabinet de curiosités, là où nous faisons des inventaires, des listes que nous ne terminons pas toujours, là où nous nous employons même à remonter le temps.

Avec les années, chacun de nous a fini par inventer plutôt qu'inventorier mais à ce jeu-là nous nous perdons toujours et le Minotaure n'est jamais bien loin.







ACTEURS, AUTEURS, CHANTEURS, RÉALISATEURS,
PERSONNAGES, FILMS, RÉCITS, ROMANS, POÈMES,
COMPTINES ET JOURNAUX CITÉS OU ÉVOQUÉS
DANS LE TEXTE

- À la recherche du temps perdu*, Marcel Proust, Grasset/Gallimard, 1913-1927.
Apollinaire, Guillaume, poète et écrivain français.
Auster, Paul, écrivain américain.
Autoportrait, Édouard Levé, P.O.L., 2005.
Bashung, Alain, auteur-compositeur-interprète français.
Béton armé, Philippe Rahmy, La Table Ronde, 2013.
Bonnaire, Sandrine, actrice, réalisatrice et scénariste française.
Bonnard, Pierre, peintre, graveur, illustrateur, photographe et sculpteur français.
Boudin, Eugène, peintre français.
Boxeur (Le) (portrait de l'artiste), huile sur toile de Pierre Bonnard, 1931.
Brel, Jacques, auteur-compositeur-interprète, poète, acteur et réalisateur belge.
Burger, Rodolphe, musicien et chanteur français.
Cadiot, Olivier, écrivain, dramaturge et traducteur français.
«Cancro (Le)» in *Paroles*, Jacques Prévert, Le Point du Jour, 1946.
Cheval-Mouvement, album de Rodolphe Burger avec textes d'Olivier Cadiot, Dernière bande, 1993.
Cimetière marin (Le), poème de Paul Valéry, 1920.
Clerc, Thomas, romancier et essayiste français.
Comme les amours, Javier Marías, Gallimard, Du Monde entier, 2013.
Des Forêts, Louis-René, écrivain français.
Dumont, Bruno, réalisateur et scénariste français.
Enfance, Nathalie Sarraute, Gallimard, 1983 (texte abrégé lu par Béatrice Agenin et Francine Bergé, Gallimard, collection Écoutez lire, 2005).
Enfance (L'), chanson de Jacques Brel (bande originale du film *Le Far West* de Jacques Brel), 1973.
Espèces d'espaces, Georges Perec, Galilée, 1974.
Flandres, film réalisé par Bruno Dumont, 2006.
Frères Loiseau (Les), personnages créés par Hergé.
Goya, Francisco de, peintre et graveur espagnol.
Gainsbourg, Serge, auteur-compositeur-interprète et écrivain français.
Guibert, Hervé, écrivain et journaliste français.
Hergé (Georges Remi), auteur belge de bandes dessinées.
Hors Satan, film réalisé par Bruno Dumont, 2011.
Homme à la tête de chou (L'), album de Serge Gainsbourg, 1976.
Humanité (L'), film réalisé par Bruno Dumont, 1999.
Intérieur, Thomas Clerc, Gallimard, L'arbalète, 2013.
In the snow, série photographique de Donata Wenders, 2010.
Invention de la solitude (L') (The Invention of Solitude), Paul Auster, traduit de l'anglais

(américain) par Christine Le Bœuf, Actes Sud, 1993 (Sun Publishing, 1982).
Je me souviens, Georges Perec, Hachette, 1978.
Journal, Édouard Levé, P.O.L., 2004.
 Levé, Édouard, artiste et écrivain français.
 Manchette, Jean-Patrick, écrivain français, auteur de romans policiers, critique littéraire et de cinéma, scénariste et dialoguiste de cinéma, et traducteur.
 Mariás, Javier, écrivain, traducteur, éditeur espagnol.
Marin mon cœur, Eugène Savitzkaya, Minuit, 1992.
Marthe au tub, photographie de Pierre Bonnard, entre 1908 et 1910.
Mausolée des amants (Le), Journal 1976-1991, Hervé Guibert, Gallimard, 2001.
 McCarthy, Cormac, écrivain américain.
Mégères de la mer (Les), Louis-René des Forêts, Mercure de France, 1967.
Mon manège à moi, chanson écrite par Jean Constantin et composée par Norbert Glanzberg, 1958.
 M. Hulot, personnage de cinéma créé et interprété par Jacques Tati.
Muette, Éric Pessan, Albin Michel, 2013.
Nu à la baignoire, huile sur toile de Pierre Bonnard, 1931.
 Œuvres, Édouard Levé, P.O.L., 2002.
 «Papa-rapluie (Un)» in *Un Papa-rapluie et autres comptines*, Pierre Ruaud, 2012.
 Perec, Georges, écrivain français.
 Pessan, Éric, écrivain français.
Petit bleu de la côte Ouest (Le), Jean-Patrick Manchette, Gallimard, Série Noire, 1976.
 Piaf, Édith, chanteuse, parolière et actrice française.
 Prévert, Jacques, poète et scénariste français.
 Proust, Marcel, écrivain français.
 Rahmy, Philippe, poète et romancier suisse.
 Rimbaud, Arthur, poète français.
Route (La) (The Road), Cormac McCarthy, traduit de l'anglais (américain) par François Hirsch, L'Olivier, 2008 (Alfred A. Knopf, 2006).
 Ruaud, Pierre, auteur de poèmes et comptines pour la jeunesse.
Sans toit ni loi, film réalisé par Agnès Varda, 1985.
 Sarraute, Nathalie, romancière et essayiste française d'origine russe.
Saturne dévorant un de ses fils, peinture de Francisco de Goya, 1819-1823.
 Savitzkaya, Eugène, poète, romancier et dramaturge belge de langue française.
Secret de la Licorne (Le), Hergé, Casterman, 1943.
 «Sommes-nous» in *Fantaisie militaire*, album d'Alain Bashung, Barclay, 1998.
Suicide, Édouard Levé, P.O.L., 2008.
Tentative d'épuisement d'un lieu parisien, Georges Perec, Cause commune, 1975.
Trésor de Rackham le Rouge (Le), Hergé, Casterman, 1944.
 «Un nid?» in *No sport*, album de Rodolphe Burger, Capitol, 2008.
Un nid pour quoi faire, Olivier Cadiot, P.O.L., 2007.
 Valéry, Paul, écrivain, poète et philosophe français.
 Varda, Agnès, photographe, réalisatrice de cinéma et plasticienne française.
Veilleurs (Les), Arthur Rimbaud (poème perdu?).
Vie de Jésus (La), film réalisé par Bruno Dumont, 1997.
Vie mode d'emploi (La), Georges Perec, Hachette, 1978.
 Wenders, Donata, photographe allemande.
Zone, poème de Guillaume Apollinaire, 1913.

POUR MÉMOIRE

Le chantier de l'atelier de fabrication de fils, de ficelles et de cordes vocales familiales a démarré au cœur du bois de Trousse-Chemise sur l'île de Ré au milieu l'été 2013. Les portes de la corderie se sont alors ouvertes une première fois sur *deboitements.net* cette même année avant de se fermer entre 2013 et 2015 pour cause de travaux intérieurs (nettoyage, rénovation, aménagements) et d'une arrivée massive de « corps pluriels » qui avaient commencé à me tourner autour dix ans auparavant dans l'Est de la France. Après quelques réunions de chantier schizophréniques et autres détours, ajouts, renoncements, floutages, collages, gommages et raccordements, tous opérés à Montreuil-sous-bois entre février 2015 et février 2016, la corderie accueille aujourd'hui dans un même élan corps de Ré, corps amis ou dos à dos et corps si loin du sol.

Corderie est le deuxième mouvement d'un cycle dont le premier, *Ricordi*, avait déjà été orchestré par François-Marie Deyrolle, éditeur de L'Atelier contemporain, en 2014. Ce cycle, intitulé *Fils et ficelles*, questionnera, sous quatre formes différentes (liste, récit poétique, journal et roman), la filiation, l'héritage et la transmission à partir du souvenir et de l'oubli, de la vérité et de la fiction, de l'ordinaire et de sa transfiguration.

REMERCIEMENTS

Quelques-uns des passages en italique écrits entre 2006 et 2014 ont parfois fait l'objet d'une publication en revue ou en ligne dans une version moins aboutie. Que Manuel Daull, Virginie Gautier, Anaïs, Céline Renoux et André Rougier soient ici remerciés pour leur intérêt, leur confiance et leur accueil.

Merci aussi à François-Marie Deyrolle, Emmanuelle Pagano, Juliette Roussel et Daniel Schlier sans qui cette édition de *Corderie* ne serait pas ce qu'elle est.

Merci enfin aux internautes, lectrices et lecteurs des quatre coins du monde qui ont suivi le chantier en 2013.

Conception graphique : Juliette Roussel
(juliette-roussel@orange.fr)

Impression : Jelgavas Tipografija

Ouvrage publié avec le concours de la Direction Régionale
des Affaires Culturelles de la Région Grand Est

© L'Atelier contemporain, 2017
(francois.marie.deyrolle@gmail.com)
www.editionsateliercontemporain.net

ISBN 979-10-92444-48-3